

A woman in a pink historical dress with lace and embroidery is holding a letter. The letter has cursive handwriting. The woman's face is partially visible at the top, showing her lips.

LAUREN WILLIG

La mystérieuse  
histoire de  
L'Œillet rose

« Un roman hilarant et sexy ! »  
Eloisa James

L'ŒILLET ROSE ~ 1

Diva  
ROMANCE

1803. Entre la France et l'Angleterre, les espions s'en donnent à cœur joie...

Rien ne va plus pour Éloïse. Le jour où elle porte ses nouvelles bottes en daim, il pleut des cordes. Lorsque le métro tombe en panne, c'est toujours elle qui se retrouve sur les genoux d'un étranger. Sans compter qu'elle a eu plus que sa part de malchance en amour. En fait, après avoir compris que les héros romantiques n'existent que dans le passé, elle décide qu'il est temps de prendre un nouveau départ. En partant pour l'Angleterre, Éloïse est décidée à terminer sa thèse sur cet élégant duo d'espions du XIX<sup>e</sup> siècle, le Mouron rouge et la Gentiane pourpre. Mais elle découvre quelque chose que même les plus brillants historiens ont manqué : la mystérieuse histoire de l'Œillet rose, l'espion le plus insaisissable de tous les temps. Comment l'Œillet rose a-t-il sauvé l'Angleterre de Napoléon ? Qu'est-il arrivé au Mouron rouge et à la Gentiane pourpre ? Et Éloïse réussira-t-elle à échapper au mauvais sort et à trouver son propre héros en chair et en os ?

**« Un roman extrêmement bien construit, hilarant et sexy ! »**

**Eloisa James**

**Lauren Willig** est auteur du best-seller du *New York Times*. Diplômée d'Harvard, elle entame une carrière de juriste au sein d'un grand cabinet d'avocats de New York, avant de se consacrer pleinement à l'écriture. Elle est notamment l'auteur d'*Ashford Park*.

8,99 € Prix TTC France  
ISBN : 978-2-36812-145-0  
Texte intégral



**DivA**  
ROMANCE

*La mystérieuse histoire de*  
L'ŒILLET ROSE



Lauren Willig

*La mystérieuse histoire de*  
L'ŒILLET ROSE

*Traduit de l'anglais*  
*par Karine Mailhot-Sarrasin (CPRL)*



Titre original : *The Secret History of the Pink Carnation*

Copyright © 2005 Lauren Willig

Copyright © 2015 Éditions AdA Inc. pour la traduction française

Cette publication est publiée en accord avec New American Library, une division de Penguin Group (USA) Inc.

Tous droits réservés. Aucune partie de ce livre ne peut être reproduite sous quelque forme que ce soit sans la permission écrite de l'éditeur, sauf dans le cas d'une critique littéraire. Présente édition publiée par :

© Collection Diva, une marque des éditions Charleston, 2017

29, boulevard Raspail

75007 Paris - France

[contact@editionscharleston.fr](mailto:contact@editionscharleston.fr)

[www.editionscharleston.fr](http://www.editionscharleston.fr)

ISBN : 978-2-36812-145-0

Maquette : Patrick Leleux PAO

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur la page Facebook :

[www.facebook.com/Editions.Charleston](http://www.facebook.com/Editions.Charleston) et sur Twitter @LillyCharleston.

*À mes parents.*





## REMERCIEMENTS



**A** l'instar de celui qui gagne son premier Oscar et remercie tout le monde, de son enseignant de première année à cet excellent chiropraticien qu'il a consulté le mois précédent, avant de devoir être sorti de la scène de force par le col de son veston, il y a beaucoup, beaucoup de gens à qui je dois mes plus humbles remerciements pour l'existence de ce livre. Mais, contrairement à ces gagnants d'Oscar, il n'y a pas d'orchestre prêt à jouer si je m'éternise. Ne me dites pas que je ne vous ai pas avertis.

Et les remerciements vont à...

Brooke, ma petite sœur et apprentie héroïne favorite, pour m'avoir fourni des idées d'intrigues,

avoir rigolé aux passages rigolos et s'être noblement retenue de me frapper à coups de matraque chaque fois que j'ai crié : « Oh ! Viens voir ce dialogue que je viens d'écrire ! » Le prochain livre sera le tien, Brookie-fly !

Nancy Flynn, mon âme sœur par excellence, pour la grande quantité de conseils éditoriaux, pour la quantité encore plus grande de soutien moral et pour avoir donné son nom à la Gentiane pourpre.

Abby Vietor, pour avoir joué depuis le tout début la bonne fée marraine de l'Œillet rose, de la lecture des premiers chapitres jusqu'à l'envoi rapide du manuscrit à Joe (voir sous « super agent ») — sans toi, ce livre n'existerait pas.

Claudia Brittenham, parce qu'elle connaît mes personnages encore mieux que moi-même, m'a envoyé des colis de ravitaillement de violettes confites et m'a aidée à retrouver le sens de l'humour quand je l'avais perdu.

Eric Friedman, pour m'avoir écoutée parler de la Gentiane pourpre pendant trois ans — même s'il voulait l'appeler *Le faux voyou voyageur*.

Les femmes merveilleuses du Département d'histoire de Harvard, Jenny Davis, Liz Mellyn, Rebecca Goetz et Sara Byala, parce qu'elles ont toujours été là avec un café ou un cosmo.

Joe Veltre, aussi connu sous le nom « super agent », parce qu'il a su prendre un mélange de blagues de moutons, de dénigrement des Français et de quelques passages excitants, pour en faire un livre.

Laurie Chittenden, ma fabuleuse éditrice, pour avoir chassé les moutons et empêché le manuscrit

d'enfler jusqu'à ce qu'il prenne les proportions de *Guerre et paix*.

Et pour terminer, les dames géniales du Beau Monde et de Writing Regency, parce qu'elles connaissent tout, des politiques de Napoléon à la coupe de la veste de Beau Brummell, et parce qu'elles ont bien voulu le partager avec moi malgré mes écarts dans la modernité.

Merci à tous et à toutes !



## PROLOGUE



**L**e métro était tombé en panne. Encore.  
En me tenant sur l'extrémité de la pointe des pieds, je parvins à me cramponner à la barre au-dessus de ma tête. Je me cognai le nez sur le bras de l'homme à côté de moi. À en juger par son col roulé noir et par le fait que son aisselle était une zone sans déodorant, il était français. En lui faisant ma meilleure imitation de l'accent anglais, je murmurai des excuses, puis j'essayai de m'éloigner de sous son bras, me pris les pieds dans un parapluie qui dépassait et tombai sur les genoux recouverts de denim de l'homme assis en face de moi.

— *Cheers* ! dit-il en me faisant un clin d'œil alors que je me tortillais pour me relever de sur sa jambe.

Ah ! *Cheers* !, cette magnifique expression anglaise passe-partout qui peut vouloir dire n'importe quoi, de « bonjour » à « merci », en passant par « tu as de belles fesses, tu sais ». Cramoisie (une teinte qui ne va pas du tout avec mes cheveux auburn), je jetai un coup d'œil aux alentours à la recherche d'un endroit où me cacher. Mais le métro était plein à craquer, rempli de Londoniens fatigués et grognons qui rentraient chez eux après le travail. Un serpent relativement émacié n'aurait pas eu assez de place pour se faufiler à travers la foule, alors imaginez une Américaine en bonne santé qui a mangé un peu trop de fish and chips au cours des deux derniers mois.

Bon, d'accord, disons beaucoup trop de poisson-frites. Habiter dans un sous-sol équipé d'une cuisine de la grandeur d'un petit pois ne stimule pas les efforts culinaires.

En reprenant ma place à côté du Français au sourire suffisant, je me demandai pour la cinq centième fois ce qui avait bien pu me prendre de venir à Londres.

Quand j'étais assise dans mon cubicule de la bibliothèque Widener à Harvard, d'où je regardais par mon petit bout de fenêtre les étudiants de premier cycle écrasés sous le poids de leurs sacs à dos courir dans tous les sens dans le passage souterrain comme autant de fourmis ouvrières, demander une bourse d'études qui me permettrait de passer un an à faire des recherches à la British Library m'avait paru être une idée géniale. Terminés, les travaux d'étudiants à corriger ! Terminées, les heures passées à scruter des microfilms ! Terminé, Grant.

Grant.

Mon esprit effleura doucement le nom, puis recula. Grant. L'autre raison pour laquelle je jouais les sardines dans le métro de Londres, plutôt que d'éplucher gaiement des microfilms dans le sous-sol de la bibliothèque Widener.

Je l'avais largué. Enfin, presque. Le fait de l'avoir trouvé en train d'étreindre passionnément une historienne de l'art fraîchement diplômée du premier cycle dans les toilettes du Cercle des professeurs de la faculté lors de la fête de Noël du Département d'histoire avait bien quelque chose à y voir ; je ne pouvais donc pas affirmer qu'il n'avait joué aucun rôle dans la rupture. Mais c'est moi qui avais arraché la bague de mon doigt pour la lui lancer à travers la pièce de la manière consacrée par l'usage d'une femme en colère.

Juste au cas où quelqu'un se poserait la question, ce n'était pas une bague de fiançailles.

Le métro redémarrera dans un soubresaut, ce qui suscita les acclamations désabusées de la part des autres passagers. J'étais trop occupée à ne pas retomber sur les genoux de l'homme assis en face de moi. Atterrir une fois sur les genoux de quelqu'un, c'est de la négligence. Deux fois, cela pourrait être interprété comme une invitation.

Pour le moment, les seuls hommes auxquels je m'intéressais étaient morts depuis longtemps.

Le Mouron rouge, la Gentiane pourpre et l'Œillet rose... La sonorité même de leurs noms évoquait une époque révolue, où des hommes vêtus de hauts-de-chausses et de redingotes se battaient en duels à coups de remarques spirituelles plus tranchantes

que la pointe de leur épée. Une époque au cours de laquelle les hommes pouvaient être des héros.

Le Mouron rouge, qui avait sauvé d'innombrables hommes de la guillotine, la Gentiane pourpre, dont les frasques avaient rendu fou le ministère français de la Police et qui avait déjoué au moins deux tentatives d'assassinats sur le roi George III, ainsi que l'Œillet rose... Entre 1803 et 1814, je ne crois pas qu'il y ait eu un seul journal londonien qui n'ait pas mentionné au moins une fois l'Œillet rose, l'espion le plus insaisissable de tous.

Les deux autres, le Mouron rouge et la Gentiane pourpre, avaient tour à tour été démasqués par les Français et identifiés comme étant Sir Percy Blakeney et Lord Richard Selwick. Ils s'étaient retirés dans leurs domaines d'Angleterre afin d'élever des enfants précoces et raconter, après le dîner, de longues histoires sur leurs séjours en France autour d'un verre de porto. Mais l'Œillet rose ne s'était jamais fait prendre.

Du moins, jusqu'à ce jour.

C'était ce que j'avais l'intention de faire : chasser l'insaisissable Œillet rose à travers les archives d'Angleterre, repérer la moindre trace de rumeur depuis longtemps éteinte, qui pourrait me mener à la découverte de ce que les plus grands cerveaux du gouvernement français n'avaient jamais réussi à élucider.

Évidemment, ce n'était pas ainsi que je l'avais formulé lorsque j'avais présenté l'idée à mon directeur de thèse.

J'avais blablaté savamment au sujet de lacunes à combler dans l'historiographie, de la symbolique



profonde de l'espionnage en tant que moyen d'affirmer sa masculinité et d'autres idées débiles rédigées dans un langage intellectuel incompréhensible. Je l'avais intitulé « L'espionnage aristocratique lors des guerres contre la France, de 1789 à 1815 ».

Un titre plutôt ennuyeux, mais pour une raison quelconque, je doute que le jury ait accepté « La raison pour laquelle j'aime les hommes qui portent un masque noir ». Tout cela me paraissait très simple à Cambridge. Il devait y avoir eu un certain lien entre les trois aristocrates, qui avaient enfilé un masque noir afin de jouer au plus malin avec les Français. En effet, puisque la haute société anglaise formait, au début du XIX<sup>e</sup> siècle, un cercle restreint, je ne pouvais imaginer que des hommes qui avaient tous été espions en France n'aient pas partagé leur expertise les uns avec les autres. Je connaissais l'identité de Sir Percy Blakeney et de Lord Richard Selwick — en fait, il existait une correspondance substantielle entre ces deux hommes. Il devait certainement y avoir quelque chose dans leurs papiers, quelque lapsus rédactionnel, qui pourrait me mener à l'Œillet rose.

Mais il n'y avait *rien* dans les archives. Rien. Jusqu'ici, j'avais lu l'équivalent de vingt ans de relevés de la fortune des Blakeney et de listes de blanchissage des Selwick. Je m'étais même aventurée jusqu'à l'immense édifice des Archives nationales à Kew, me traînant avec mon ordinateur à travers les vestiaires et les fouilles de sacs pour atteindre les registres du début du XIX<sup>e</sup> siècle du ministère de la Guerre. J'aurais dû penser que ce n'était pas appelé « service secret » sans raison.

Rien, rien et encore rien. Pas même une référence codée à « notre ami fleuri » dans l'un des rapports officiels.

Commençant à paniquer parce que je n'avais pas vraiment envie de devoir écrire sur l'espionnage en tant qu'allégorie de la masculinité, j'avais fait appel à mon plan de dernier recours : je m'étais assise par terre à la librairie avec un exemplaire de l'annuaire nobiliaire Debrett ouvert sur les genoux et j'avais écrit à tous les descendants vivants de Sir Percy Blakeney et de Lord Richard Selwick. Je me fichais qu'ils aient ou non accès aux archives familiales (c'est dire si j'étais désespérée) ; je me serais contentée d'histoires de famille, de légendes à moitié oubliées que grand-père avait l'habitude de raconter au sujet d'un ancêtre extravagant qui était espion dans les années 1800, ou de n'importe quoi d'autre qui aurait pu m'indiquer où chercher ensuite.

J'avais envoyé vingt lettres. J'avais reçu trois réponses.

Les propriétaires du domaine Blakeney m'avaient envoyé une lettre type impersonnelle avec le détail des jours où le domaine était ouvert au public ; ils y avaient inclus gentiment le calendrier des reconstitutions historiques du Mouron rouge pour l'automne 2003. Il y a peu de choses que j'imagine plus déprimantes que de regarder une bande de touristes surexcités se pavaner en capes noires et agiter des monocles en s'exclamant « Morbleu ! ».

L'actuel propriétaire de Selwick Hall s'était avéré encore plus décourageant. Il m'avait envoyé une réponse dactylographiée sur du papier à lettres

huppé destiné à intimider, m'informant que Selwick Hall était toujours une résidence privée, qu'elle n'était aucunement ouverte au public et que tous les documents que la famille désirait mettre à la disposition du public se trouvaient à la British Library. Bien que monsieur Colin Selwick n'ait pas clairement écrit « Va te faire voir ! », cela était fortement sous-entendu.

Mais il suffit d'une, pas vrai ?

Et celle-là, madame Arabella Selwick-Alderly, m'attendait à l'instant au — je sortis le bout de papier écorné de ma poche en montant en vitesse l'escalier de la station de métro South Kensington — 43, Onslow Square.

Évidemment, il pleuvait. C'est en général ce qui arrive quand on a oublié son parapluie. Je m'arrêtai sur le pas de la porte du 43, Onslow Square, pour passer les doigts dans mes cheveux dégoulinants et faire le point sur mon apparence. Les bottes en daim marron Jimmy Choo, qui avaient eu l'air si chic dans la boutique de chaussures de Harvard Square, étaient irrécupérables, trempées et couvertes de boue. Ma jupe à chevrons qui arrivait au genou avait trouvé le moyen de faire demi-tour, de sorte que la fermeture ressortait à l'avant au lieu d'être aplatie à l'arrière. Il y avait aussi une tache brunâtre de bonne taille sur l'ourlet de mon épais pull beige — une blessure de guerre, résultat d'une collision fâcheuse avec la tasse de café de quelqu'un à la cafétéria de la British Library cet après-midi-là.

Moi qui voulais impressionner madame Selwick-Alderly avec mon air sophistiqué et mon charme...

J'appuyai sur la sonnette tout en tirant sur ma jupe pour la remettre en place.

— Allô ? répondit une voix chevrotante.

J'enfonçai le bouton de réponse.

— C'est Éloïse, criai-je dans la grille métallique.

Je déteste parler dans les interphones ; je ne sais jamais si je presse le bon bouton, ni si je parle dans le bon récepteur, ni si je suis sur le point de me faire téléporter par des extraterrestres.

— Éloïse Kelly. Au sujet de la Gentiane pourpre ?

Je réussis à attraper la porte juste avant que le timbre s'arrête.

— Par ici, cria une voix désincarnée.

Je penchai la tête en arrière pour regarder en haut de la cage d'escalier. Je ne voyais personne, mais je savais exactement à quoi ressemblerait madame Selwick-Alderly. Elle aurait le visage ridé sous des frisottis blancs comme neige, serait vêtue de tweed à l'ancienne et serait penchée sur une canne aussi noueuse que sa peau. Suivant les directives qui me venaient d'en haut, je commençai à monter l'escalier en répétant le petit discours que j'avais préparé mentalement la veille. Je lui ferais de gentils commentaires sur le fait que c'était charmant de sa part de prendre le temps de me rencontrer. Je sourirais humblement et lui dirais combien j'espérais pouvoir contribuer, aussi modestement que ce soit, à éviter que son ancêtre bien-aimé ne tombe dans le gouffre historique de l'oubli. Et je n'oublierais pas de parler fort eu égard à ses oreilles âgées.

— Pauvre enfant ! Vous avez l'air complètement crevée.

Une dame élégante vêtue d'un ensemble marine en laine rêche, une écharpe rouge et or nouée autour du cou, me souriait d'un air compatissant. Ses cheveux blancs comme neige — j'avais eu au moins ça de bon dans l'image que je m'étais faite ! — étaient tressés de façon élaborée et enroulés autour de sa tête d'une manière qui aurait dû avoir l'air démodée, mais qui lui donnait une allure royale. Peut-être était-ce son dos droit et son air autoritaire qui la faisaient paraître plus grande qu'elle ne l'était en réalité, mais elle me donnait l'impression que j'étais petite (malgré mon mètre soixante-quinze, en comptant les talons de sept centimètres et demi essentiels à ma vie quotidienne). Cette femme ne souffrait pas d'ostéoporose.

Mon beau discours s'évapora à la même vitesse que les gouttes de pluie dégouttaient de l'ourlet de mon imperméable.

— Euh, bonjour, bredouillai-je.

— Il fait un temps affreux aujourd'hui, n'est-ce pas ?

En me faisant passer dans un vestibule couleur crème, madame Selwick-Alderly m'indiqua d'y poser mon imperméable trempé sur une chaise.

— Comme c'est gentil de vous être déplacée jusqu'ici depuis — la British Library, c'est bien cela ? — pour me rendre visite par une journée si peu agréable.

Je la suivis dans un salon aux couleurs gaies, mes bottes ruinées faisant un bruit de succion qui ne laissait présager rien de bon pour le tapis persan défraîchi. Un canapé de chintz et deux chaises avaient été disposés en cercle à une distance

confortable du feu qui crépitait sous le manteau de la cheminée en marbre. Sur la table à café, un assortiment éclectique de livres avait été tassé sur le côté pour faire place à un plateau à thé lourdement chargé.

Madame Selwick-Alderly jeta un œil au plateau à thé et poussa un petit soupir d'agacement.

— J'ai oublié les biscuits. Ça ne prendra qu'un instant. Installez-vous confortablement.

Confortablement. Je pensais qu'il y avait peu de chance que ce soit le cas. Malgré le fait que madame Selwick-Alderly était charmante, je me sentais comme un enfant de CM2 maladroit qui attendait le retour de la directrice.

Les mains jointes derrière le dos, je me dirigeai vers la cheminée, sur laquelle trônait un ensemble de photos de famille disposées dans le désordre. À l'extrême droite dominait le grand portrait sépia d'une débutante aux cheveux courts bouclés à la mode des années trente, un simple rang de perles autour du cou, qui regardait vers le haut d'un air mélancolique. Les autres photos étaient plus modernes et moins formelles ; un tas de photos de famille prises en tenue de soirée ou en jean à l'intérieur et à l'extérieur, des gens qui faisaient des grimaces à l'appareil photo ou s'en faisaient entre eux. Il était évident qu'ils faisaient partie d'une grande famille soudée.

L'une des photos retint particulièrement mon attention. Elle était placée vers le centre de la cheminée, à demi cachée derrière la photo de deux fillettes habillées en filles d'honneur. Contrairement aux autres, elle ne présentait qu'un seul sujet — à

moins de compter le cheval —, dont un des bras reposait de façon détendue sur le flanc du cheval. Ses cheveux blond foncé avaient été ébouriffés par le vent et une dure chevauchée. Quelque chose dans la forme de ses lèvres et la beauté pure de ses joues me faisait penser à madame Selwick-Alderly. Mais alors que sa beauté était une question d'élégance, comme c'est le cas d'une pièce d'ivoire finement sculptée, cet homme était aussi vivant que l'éclat du soleil dans ses cheveux ou que le cheval sous son bras. Son sourire rayonnait au-delà de la photo avec tant de bonne humeur complice — comme s'il partageait avec l'observateur quelque blague hilarante — qu'il était impossible de ne pas sourire en retour.

Ce qui est exactement ce que j'étais en train de faire lorsque mon hôte revint avec une assiette pleine de biscuits recouverts de chocolat.

Je sursautai, l'air coupable, comme si je m'étais fait prendre dans une situation embarrassante.

Madame Selwick-Alderly plaça les biscuits à côté du plateau à thé.

— Je vois que vous avez trouvé mes photos. Les photos des autres ont quelque chose d'irrésistible, n'est-ce pas ?

Je la rejoignis sur le canapé, posant prudemment mes fesses recouvertes de tissu à chevrons humide tout au bord d'un coussin à fleurs.

— C'est tellement plus facile de s'inventer des histoires au sujet de personnes qu'on ne connaît pas, dis-je pour gagner du temps. Surtout avec de vieilles photos. On se demande comment ils vivaient, ce qui leur est arrivé...

— Cela fait partie de la fascination qu'exerce l'histoire, n'est-ce pas ? répondit-elle en s'activant autour de la théière.

Pendant que nous accomplissions les gestes rituels associés au thé, soit le choix entre le lait et le sucre, l'offre de biscuits et le découpage du gâteau, nous nous adonnâmes à une conversation facile sur l'histoire anglaise, et le malaise se dissipa.

Sur l'invitation subtile de madame Selwick-Alderly, je me retrouvai à divaguer sur les raisons pour lesquelles j'en étais venue à m'intéresser à l'histoire (trop de romans historiques à un âge impressionnable), sur la politique du Département d'histoire de Harvard (trop compliquée pour seulement aborder la question) et les motifs de ma venue en Angleterre. Lorsque la conversation se mit à dévier sur ce qui avait mal tourné avec Grant (tout), je changeai rapidement de sujet et demandai à madame Selwick-Alderly si elle avait entendu des histoires sur les espions du XIX<sup>e</sup> siècle quand elle était enfant.

— Oh oui, très chère !

Madame Selwick-Alderly regardait sa tasse de thé avec un sourire nostalgique.

— J'ai passé une grande partie de mon enfance à jouer aux espions avec mes cousins. Chacun son tour, on était la Gentiane pourpre et l'Œillet rose. Mon cousin Charles insistait toujours pour jouer Delaroché, le méchant gendarme français. La façon dont il imitait l'accent français, ce garçon ! Il aurait fait honte à Maurice Chevalier. Même après toutes ces années, je ris encore rien que d'y penser. Il se dessinait une moustache extravagante — à cette



époque, tout méchant qui se respectait portait la moustache — et mettait une cape faite de l'un des vieux châles de ma mère, puis il tempêtait de long en large sur la pelouse en agitant le poing et en jurant de se venger de l'Œillet rose.

— Qui était votre personnage favori ? demandai-je, charmée par la vision.

— Mais, l'Œillet rose, bien sûr.

Nous avons échangé un sourire de parfaite complicité par-dessus nos tasses.

— Mais vous avez un motif supplémentaire de vous intéresser à l'Œillet rose, suggéra madame Selwick-Alderly d'un air qui en disait long. Votre thèse, n'est-ce pas ?

— Oh ! Oui ! Ma thèse !

Je lui exposai les grandes lignes du travail que j'avais fait jusque-là : les chapitres sur les missions du Mouron rouge, les costumes de la Gentiane pourpre et le peu que j'avais pu trouver sur la façon dont ils dirigeaient leurs ligues.

— Mais je n'ai pas pu trouver quoi que ce soit sur l'Œillet rose, terminai-je. Évidemment, j'ai lu les vieux articles de journaux, alors je connais les exploits les plus spectaculaires de l'Œillet rose, mais c'est tout.

— Qu'espériez-vous trouver ?

Je baissai les yeux sur mon thé, l'air honteuse.

— Eh bien, le rêve de tout historien : un manuscrit perdu intitulé *Comment et pourquoi je suis devenu l'Œillet rose*. Je me serais aussi contentée d'un indice sur son identité dans une lettre ou un rapport du ministère de la Guerre. Juste quelque chose pour me donner une idée d'où chercher ensuite.

— Je crois que je pourrais peut-être vous aider.

Un petit sourire planait sur les lèvres de madame Selwick-Alderly.

— Vraiment ?

Cela me remonta — littéralement. Je m'assis tellement droite que ma tasse de thé faillit tomber de mes genoux.

— Des histoires de famille ?

Madame Selwick-Alderly avait les yeux pétillants. Elle se pencha en avant d'un air conspirateur.

— Encore mieux.

Les possibilités défilaient dans mon esprit. Une vieille lettre, peut-être, ou le secret d'une confiance sur un lit de mort, transmis de Selwick en Selwick et dont madame Selwick-Alderly serait l'actuelle gardienne. Mais, s'il y avait bel et bien un secret dans la famille Selwick, pourquoi me le confierait-elle ? Je laissai tomber l'imagination au profit d'un espoir de vérité.

— De quoi s'agit-il ? demandai-je à bout de souffle.

Madame Selwick-Alderly se leva avec une grâce innée du canapé. Posant sa tasse de thé sur la table basse, elle m'invita à la suivre.

— Venez voir.

Je me débarrassai avec fracas de ma tasse pour m'empressement de la suivre vers les fenêtres à meneau qui donnaient sur la place. Deux petits portraits étaient accrochés entre les deux fenêtres et, pendant un instant de déception, je crus qu'elle voulait simplement me conduire aux portraits... Il ne semblait y avoir rien d'autre qui soit digne d'attention. À droite des fenêtres, une lampe à abat-jour rose et

une bonbonnière en porcelaine étaient disposées sur une petite table octogonale, mais pas grand-chose d'autre. À gauche, une rangée de bibliothèques recouvrait le fond de la pièce, mais madame Selwick-Alderly ne jeta même pas un œil dans cette direction.

Elle s'agenouilla devant un grand coffre placé directement sous les portraits miniatures. Je ne me suis jamais intéressée aux arts décoratifs ni à l'histoire des matériaux, ou peu importe comment cela s'appelle, mais j'avais passé assez d'après-midi à traîner dans les galeries britanniques du musée Victoria and Albert pour reconnaître qu'il datait du début du XVIII<sup>e</sup> siècle, ou que c'était une excellente reproduction. Des motifs fantaisistes de fleurs et d'oiseaux étaient dessinés en bois de couleurs variées sur tout le couvercle du coffre, alors qu'un grand oiseau de paradis en décorait le centre.

Madame Selwick-Alderly sortit une clé travaillée de sa poche.

— Dans ce coffre, dit-elle en tenant la clé devant la serrure, repose la véritable identité de l'Œillet rose.

Madame Selwick-Alderly se pencha pour insérer la clé — qui était presque aussi décorée que le coffre lui-même et dont le bout était torsadé d'enjolivures élaborées — dans la serrure aux bordures cuivrées. Le couvercle s'ouvrit avec la facilité que permettent les pentures bien huilées. J'avais rejoint madame Selwick-Alderly par terre sans même m'en rendre compte.

Le premier coup d'œil fut décevant. Pas un papier en vue, pas même un fragment de lettre

d'amour oubliée. En revanche, en balayant l'intérieur du regard, mes yeux se posèrent sur l'ivoire terni d'un vieil éventail, le bout jauni d'une étoffe brodée, ainsi que les restes squelettiques d'un bouquet encore attaché par un ruban abîmé. Il y avait d'autres babioles du genre, mais je n'y prêtais pas tellement attention lorsque je m'affaissai sur mes hanches à côté du coffre.

Toutefois, madame Selwick-Alderly n'avait pas terminé. D'un geste délibéré, elle passa délicatement une main veinée de bleu le long de chaque côté de la doublure de velours, et tira. Le plateau supérieur sortit facilement de son support. À l'intérieur... J'étais de nouveau à genoux, les mains agrippées au rebord du coffre.

— C'est... c'est fantastique ! bégayai-je. Sont-elles toutes... ?

— Toutes du début du XIX<sup>e</sup> siècle, termina à ma place madame Selwick-Alderly en posant un regard affectueux sur le contenu du coffre. Elles ont toutes été triées par ordre chronologique, alors vous devriez vous y retrouver.

Elle tendit la main dans le coffre pour attraper un paquet de feuilles.

— Ça ne va pas, marmonna-t-elle en le mettant de côté.

Après avoir passé un moment à scruter l'intérieur du coffre en émettant un claquement de langue occasionnel, elle s'empara d'une boîte rectangulaire ; c'était l'une de ces boîtes faites de carton sans acide qu'on utilise dans les bibliothèques pour protéger les livres anciens.

Nous espérons que cet extrait  
vous a plu !



**La mystérieuse histoire de l'Œillet rose**  
L'Œillet rose, tome 1  
Lauren Willig



J'achète ce livre

Pour être tenu au courant de nos parutions, inscrivez-vous  
à notre newsletter et recevez des **bonus**, **invitations** et  
autres **surprises** !

Je m'inscris

Merci de votre confiance, à bientôt !

